

INTRODUCTION A L'ÉTUDE
DES TEXTES

Du même auteur

Aux mêmes éditions

dans la collection « Poétique »

Rhétorique de la lecture

1977

L'Arbre et la Source

1985

MICHEL CHARLES

INTRODUCTION
A L'ÉTUDE
DES TEXTES

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE
EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
POÉTIQUE
DIRIGÉE PAR GÉRARD GENETTE

ISBN 978-2-02-140578-1

© Éditions du Seuil, avril 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

Faudrait-il encore argumenter en faveur d'une réflexion théorique dans le domaine des études littéraires ? De temps à autre, en effet, le bruit court, insistant, que l'on pourrait s'en passer.

1

Et il ne s'agit pas seulement d'une rumeur vague, indéterminée, confuse, selon laquelle seule importerait la qualité de l'appréhension des œuvres, selon laquelle le critique littéraire serait en quelque sorte un fin gastronome, élu dans ses fonctions par la qualité de son goût et la capacité de son discours à « rendre » la richesse de l'objet de tous nos délices. Ce sont là des préjugés qui se fondent sur une vulgate : la théorie est abstraite, générale ; restons-en donc à un empirisme de bon aloi : valeur du concret, du particulier, travail au plus près du texte, son grain, sa saveur, son éclat... et pourquoi pas sa « robe » ? Discours de « goûteur », toujours bien reçu, parce que séducteur, au fond, autant que séduit.

On en vient à reprocher au travail théorique d'être spécialisé, difficile, pédant : langage abscons, déclarations bavardes sur les méthodes et les procédures, dogmatisme. Le reproche a certainement quelque légèreté et il n'y a pas lieu de s'y attarder longuement. Il pourrait tout au plus conduire à prendre mieux en considération, en effet, le lieu, l'espace intellectuel et social, voire « professionnel », où se tiennent tel et tel discours. Oui, il est une activité critique spécialisée, difficile, et parfois même pédante, qui ne se donne pas pour but de transmettre une expérience, mais un savoir – en n'excluant nullement, d'ailleurs, que ce savoir soit un savoir *de* l'expérience. Oui, il est une activité critique qui demande un apprentissage et ressemble assez à un métier, où l'exercice du goût ne suffit pas. Toute critique « professionnelle » ne met pas la réflexion théorique

au cœur de son activité (c'est d'ailleurs regrettable), mais toute activité théorique s'inscrit inévitablement dans un professionnalisme. Serait-ce là sa première faute ? Sans pour l'instant théoriser la chose, ni, *a fortiori*, théoriser la théorie, disons simplement que, dans le contexte d'une petite société de spécialistes ou de professionnels, la contrainte de communication et d'échange, la nécessité que l'on rencontre de mesurer telle hypothèse ou telle analyse à une autre et d'évaluer non le texte, mais le discours critique, le projet de combiner et d'articuler de quelque façon les travaux produits, disons donc que ces conditions seules modifient ou devraient modifier radicalement le régime du propos qui s'y trouve soumis. La critique journalistique, ou mondaine (qui est dans le monde), s'adressant à un grand public, ne rencontre pas cette question : le nouvel ouvrage (vrai nouveau ou ancien réédité) produit un discours informatif et un discours appréciatif. Cela se conclut par un « lisez » ou un « ne lisez pas », cela s'adresse à tout lecteur possible, cela est finalement, et malgré les apparences, un discours au premier degré. Mais la critique des « clercs », des spécialistes, de tous ceux qui s'interdisent de juger ? On admettra sans s'attarder qu'elle ne peut, justement, se résoudre en un « j'aime » ni en un « je n'aime pas ».

L'activité théorique n'est certes pas la seule des activités critiques qui soit « professionnelle », mais, et c'est sa seconde faute, elle aggrave, en quelque sorte, tous les caractères, elle durcit tous les traits qui font qu'en la matière la spécialisation n'est pas bien portée. Si elle force le trait, c'est que, comme on l'a dit, elle doit, plus que tout autre travail « littéraire », assurer la communication de ses résultats, en permettre l'évaluation. Le « progrès » dans le commentaire d'un texte n'est sans doute, par définition, guère mesurable ; le « progrès » dans la réflexion théorique doit l'être. On pourrait, certes, nuancer cette affirmation, et souligner que, dans le contexte d'une scolastique, d'une culture du commentaire¹, lorsque le travail du glossateur est réglé, codifié par la référence à un corps doctrinal et par une société de clercs rigoureusement hiérarchisée, dans un tel contexte, donc, l'idée d'un progrès mesurable du commentaire est concevable, mais, pour toutes sortes de raisons, nous ne sommes pas dans une telle situation. Pour prendre un exemple simple, il

1. Je me réfère ici aux catégories que j'ai mises en place dans *L'Arbre et la Source*, Paris, Éd. du Seuil, « Poétique », 1985.

paraîtrait aujourd'hui *a priori* absurde de prétendre dire mieux que Montaigne sur Virgile, Lucrèce ou Plutarque – tout au plus dira-t-on autrement –, mais nul ne s'étonnerait vraiment que l'on mît en question telle définition ou telle analyse d'Aristote dans sa *Poétique* : ce n'est pas qu'Aristote soit un esprit moins considérable ni moins imposant que Montaigne, c'est qu'ils n'opèrent pas dans le même champ. La réflexion théorique se nourrit d'elle-même, elle tend vers sa propre perfection et une des fins (et parfois la seule) du travail théorique est d'élaborer un corps d'hypothèses et un ensemble conceptuel cohérents. Le propos peut sembler provocant, mais cette idée fit la force de la tradition rhétorique.

Il est apparemment étrange que le refus du théorique puisse fort bien s'accommoder aujourd'hui d'une avancée de l'érudition. Étrange, car le travail érudit sur les œuvres et les auteurs peut être, et est souvent, tout aussi spécialisé, savant, pédant que le travail théorique. Or, il est ici moins vulnérable, il se défend beaucoup mieux contre les reproches dont l'examen nous occupe. On sait que l'érudition a ses charmes – et l'on ne compte plus les savoureuses fictions qui l'ont prise comme ressort. En vérité, elle a, dans cette rencontre avec la vulgate hédoniste, un double mérite : elle n'est pas abstraite, elle ne cherche pas le système.

L'érudition n'est pas abstraite. C'est peu de le dire. L'érudition, ou les délices du concret : des faits, encore des faits, et l'on passe sans effort, car on n'y voit pas de solution de continuité, de ce qui intéresse le détail du texte à ce qui intéresse l'auteur, à ce qui est un trait d'époque, à l'anecdote ou au tableau ; plaisirs de la biographie, plaisir du récit, la fresque et l'arabesque, le détail piquant et les grands horizons. L'histoire littéraire est une histoire, en effet, un « vrai roman », et elle peut en avoir toute la séduction. Du moins elle peut se raconter avec les mêmes mots, les mêmes schémas, les mêmes ressources rhétoriques.

L'érudition ne cherche pas le système. Elle lui préfère en effet l'accumulation. Elle s'autorise bien, comme le travail théorique, d'un progrès dans la connaissance de l'objet, mais, précisément parce qu'elle n'a pas le goût du système, une nouvelle pièce de savoir ne lui impose pas nécessairement un réaménagement de l'ensemble. L'érudit est un être discret, non dogmatique, apportant, comme il dit, sa petite pierre à l'édifice. Somme toute, c'est rassurant. Voilà une image tout à fait acceptable du travail savant. (Et l'on pourra ajouter,

pour faire bonne mesure, rejoignant par là la problématique esquissée plus haut, que le travail érudit est plus facile à évaluer : le quantitatif est plus visible, la taille de la « somme érudite » est immédiatement perceptible, et, si le fait n'est sans doute pas négligeable dans un contexte qui, justement, est « professionnel », il a aussi quelque intérêt dans un contexte « mondain » par le confort et l'aisance qu'il donne au lecteur appelé à juger.)

Il n'en est pas de même, donc, de la recherche théorique. Elle revendique hautement son goût du système et la nécessité de la conceptualisation. Mais on voit immédiatement le revers de la médaille : il y a quelque chose de monstrueux dans ce grand corps qui se nourrit de lui-même. Pire : que deviennent les textes dans cette affaire ?

On tolérera donc la présence d'une réflexion théorique à la double condition qu'elle ne soit pas hégémonique et qu'elle manifeste ostensiblement son humilité par des affirmations répétées du genre : de toute façon, ces spéculations sont vaines, le texte nous dépasse. Cette humilité est saine, encore ne faut-il pas croire pour autant qu'un travail non théorique aurait toute chance d'être « plus près des textes »

On en arrive ainsi à jouer une sorte de repli stratégique : la théorie n'est qu'une « approche » (parmi d'autres, évidemment). Belle modestie, mais la position est intenable. On n'insistera pas sur ce curieux découpage des études littéraires qui tend parfois à faire considérer en effet que la réflexion théorique est « une approche parmi d'autres », que c'est donc un choix « parmi d'autres » : non sous cette désignation, justement, mais sous celle d'« approche », en effet, structurale, formelle ou poéticienne. Si l'on se pose la question en termes d'« approches », c'est que l'on a déjà choisi l'empirisme, peut-être un empirisme « de bon aloi », comme on dit, mais qui n'admet pas pour autant ce fait, que toute procédure d'analyse est conditionnée par un ensemble de préjugés ou postulats touchant la définition, les fins et les fonctions de la littérature et de la lecture. Car la théorie littéraire n'est pas un système de lecture, c'est le fond même de toute lecture rigoureuse. On accordera volontiers, d'ailleurs, que non seulement la connaissance de l'histoire, mais le « sens » de l'histoire (la capacité à relativiser les modèles) n'est pas moins indispensable. Et l'on ajoutera même que l'histoire et la théorie devraient faire plutôt bon ménage. Cela posé, on contestera que la

réflexion théorique puisse être censurée par l'argument qui consiste à dire qu'il y a d'autres « approches ». Et l'on tiendra abruptement pour non fondé ce découpage que l'on sait du champ des études littéraires : « littérature et... » (psychanalyse, génétique, thématique, sociologie, poétique – voire théorie littéraire, rhétorique, linguistique, et, pourquoi pas ? structuralisme, histoire) ; il y a là, dans le désordre, des disciplines qui prétendent avoir pour objet : le langage, l'homme social, le discours littéraire (s'il existe), les brouillons (quand ils existent), tous les discours (si c'est possible), l'homme historique, le sujet individuel. Nous examinons, au nom d'une superbe tolérance, la littérature « dans ses rapports avec » le langage, l'histoire ou le vécu d'un sujet. On peut supposer sans risque que ces rapports ont quelque réalité et quelque importance, en vérité, et l'on voit mal, de toute façon, au nom de quoi on s'autoriserait à se dispenser d'un savoir, de quelque ordre qu'il fût. Mais il faut évidemment d'abord s'interroger sur les principes du découpage. Outre qu'il n'est guère convenable de demander au jeune homme ou à la jeune fille pleins d'enthousiasme et d'amour pour la littérature de *choisir* entre les différentes « approches » qui leur sont « en toute objectivité » proposées, c'est-à-dire de faire le vrai travail – déterminer « par où commencer » –, il est faux, bien sûr, que nous n'ayons pas subrepticement, chacun pour soi, toujours déjà fait le choix : c'est l'ensemble anonyme, sans visage, sans chair ni os, bref, c'est l'institution qui (dans le meilleur des cas) est (peut-être) tolérante, non les individus, c'est la première qui supporte la coexistence et la juxtaposition des discours critiques ; les seconds ne font jamais que poser leurs choix propres.

Mais s'agit-il, de toute façon, de tolérance ? Il est curieux que cette affaire soit traitée, en fait, comme un jeu d'« opinions ». S'il était « réellement » question d'examiner à quelles conditions un discours juste sur la littérature peut être tenu, la première attitude ne serait ni de tolérance ni d'intolérance, mais de critique et de quête. (La tolérance se situera, bien plus à propos, ailleurs : dans la lutte contre les préjugés qui pèsent sur les choix fondamentaux, si l'on réussit à les mettre à jour et à les décrire.) Comment peut-on penser, par exemple, que, de droit, le poéticien soit incapable de délimiter son objet, laissant ce soin à l'historien ou au sociologue ? Comment peut-on admettre, en raison, qu'un courant critique ne se manifeste qu'à partir d'une certaine catégorie de textes, définis par un accident

de l'histoire, ceux, par exemple, dont on possède les brouillons ? Comment peut-on établir une analogie entre, d'une part, un texte sans voix, sinon métaphorique, un objet dont l'effet ne se produit qu'à distance et, d'autre part, le discours d'un patient, quel que nom qu'on lui donne, sur un divan ?

Il y a pire. C'est l'espèce d'accointance, sourde, mais terriblement efficace, qui se manifeste très régulièrement entre un ensemble de textes et ce que l'on nomme donc une « approche » : on attend pourtant avec impatience une étude génétique de Rabelais, une lecture thématique de Voltaire, une lecture idéologique de Char, etc., et l'on devrait sans doute s'interroger sur les implications de cette idée communément reçue selon laquelle des textes « se prêtent » à telle ou telle « approche », comme si la dynamique littéraire ne s'alimentait pas au contraire de brusques confrontations, de déplacements soudains, voire de malentendus féconds. Mais, pour saisir ces malentendus, pour comprendre ces déplacements et ces confrontations, encore faudrait-il s'établir sur un socle qui fût un peu solide et adopter un point de vue qui permît de considérer l'ensemble.

2

Arrêtons là cette trop longue prétérition. La méfiance à l'égard du théorique ne se nourrit pas seulement, ni essentiellement, des pratiques hédonistes des goûteurs de toutes sortes. Je pense à un propos plus solide, moins intuitif, qui met en avant la complexité du texte, accuse bien le théoricien d'abstraction et de simplification, mais pour contester le *rationalisme* de sa démarche et l'accuser de vouloir tout expliquer. Nous ne sommes plus alors dans la mise en cause d'une critique spécialisée en un sens plus ou moins large, mais dans le procès du théorique même. Le travail de l'historien de la littérature, par exemple, n'est ici touché en rien, puisque, comme on sait, il ne prétend qu'« éclairer » le texte ou l'œuvre par les circonstances historiques ou ce qu'on peut savoir de l'intention de l'auteur. Même si la somme des notes savantes d'une édition, par exemple, constitue bel et bien une interprétation massive de l'œuvre et même si, par ailleurs, le théoricien se défend d'interpréter quoi que ce soit, voici le paradoxe : le premier passera pour un philologue modeste qui ne fait que proposer un texte aux lecteurs sous le meilleur éclairage,

le second pour un critique dogmatique qui remplace un texte vivant par une machine sans âme.

Il y a un malentendu avec le théorique et il est là.

Peu nieront, en effet, qu'il soit nécessaire de s'interroger sur le type d'objet que nous, « littéraires », étudions, mais le consensus n'est qu'apparent et, une fois cette nécessité admise, beaucoup retourneront à leurs occupations sans vouloir admettre, le plus souvent, que, comme je l'ai dit plus haut, la question fondamentale est à chaque instant inévitable et surtout qu'à chaque instant elle informe *toutes* les analyses. Le lecteur l'a sans doute compris : on ne plaide pas ici pour tel champ théorique (ou pas encore), pas même pour une « approche » poéticienne – si cette « approche » n'est rien d'autre que l'utilisation d'une certaine panoplie. On plaide tout simplement pour la reconnaissance du caractère indispensable de la réflexion théorique dans le domaine littéraire. De façon constante, dans l'histoire, cette réflexion s'est manifestée sous les noms de poétique ou de rhétorique. De façon moins constante, mais non moins insistante, la rhétorique a été contestée dans ses prétentions par d'autres discours spécialisés, le dernier en date étant l'histoire – la discipline historique, qui a prétendu pouvoir fournir le fondement d'une réflexion sur les moyens, les enjeux et les fins de l'activité littéraire. J'appellerais volontiers le catalogue des « approches » auquel je faisais allusion plus haut la liste des « petits choix » pour nommer « grand choix » celui qui pose, côte à côte, le discours théorique et les démarches empiriques.

Avant de poursuivre, un mot sur ces démarches. J'ai proposé, dans *L'Arbre et la Source* (dont ce livre est, en quelque sorte, la suite proprement méthodologique¹), de distinguer en principe un discours mondain, d'une part, qui vise à décrire les effets, à dire de la façon la plus heureuse le plaisir ou le déplaisir d'une lecture, et, d'autre part, un discours professionnel, qui a pour fin un savoir, qui veut élucider une difficulté : dans ce dernier discours, je mettais en place une autre distinction, celle qui opposait la rhétorique et le commentaire. C'était un parti pris, soutenu pour sa valeur opératoire et justifié, je l'espère, par des considérations théoriques et historiques. Cela étant, si l'on

1. Sans tomber dans l'autobiographie, je dirais volontiers que cette *Introduction à l'étude des textes* est une *Rhétorique de la lecture bis* revue à partir des hypothèses théoriques et historiques de *L'Arbre et la Source*.

se réfère à l'état présent de la critique, qui constitue l'horizon de ce développement, les choses ne sont évidemment pas si claires. On pourrait grossièrement distinguer, dans les pratiques institutionnelles (académiques, universitaires) de la critique, trois et non deux types d'activités professionnelles : la poétique, l'histoire littéraire et une série d'approches qui sont autant de discours délibérément herméneutiques (thématique, psychanalyse et bien d'autres discours d'interprétation qui ne se réfèrent pas à des modèles reconnus et nommables). Par rapport au modèle que je viens de rappeler, l'histoire littéraire est ici l'intruse. Avant de décrire rapidement sa position, il faut souligner que cette distinction est grossière et n'a pas de valeur théorique ; elle ne vise, encore une fois, qu'à décrire des pratiques. Les pratiques que j'ai nommées discours herméneutiques relèvent du commentaire : leur finalité est de cerner, à chaque fois, la particularité, quelle qu'elle soit, d'un texte. Quant à l'histoire littéraire, elle systématisait, comme la poétique, des pratiques d'écriture et, ce faisant, *construit* de grands objets dont les textes, les œuvres, les auteurs, les genres, les « périodes » sont autant d'éléments. Ces constructions passent par un véritable travail théorique et le but ultime de l'analyse n'est pas seulement, voire pas essentiellement la connaissance de tel ou tel texte, mais bien l'articulation, dans de grands ensembles, de données *a priori* hétérogènes (un thème, une structure prosodique, un mode d'intertextualité, la situation sociale d'un auteur, une référence à un modèle littéraire...), ce qui suppose un travail d'abstraction et de conceptualisation. Quand ce travail, donc, est explicité et passé au crible de la critique, on a bel et bien affaire à un projet théorique dans le meilleur sens du terme. Il reste que l'histoire littéraire ne serait pas l'histoire littéraire si les ensembles ainsi élaborés ne pouvaient être datés. Voilà une évidence, mais où la chose devient plus intéressante et plus complexe, c'est lorsque l'on commence à s'interroger sur la bonne date – comme le philologue s'interroge sur le bon texte. C'est un lieu commun de dire qu'un texte s'inscrit (aussi) dans l'histoire de ceux qui l'ont promu comme tel (exemple canonique : Lautréamont chez les surréalistes) ; c'en est un autre de souligner qu'un texte est récrit par ses lecteurs. Mais il est peut-être moins trivial d'en tirer les conséquences. L'inscription historique d'un texte est multiple : de la date de sa production à celle de sa réception, en passant par celles où il a été non seulement lu et commenté, mais tout simplement édité, le texte n'en finit plus d'être

reformulé, reconfiguré, « redaté ». Quand l'histoire littéraire ne veut connaître que la date de la production, elle devient une herméneutique comme les autres, décidant que le sens, c'est l'origine. La voilà donc divisée, en quelque sorte, partagée, entre un questionnement authentiquement théorique et un système d'interprétation fragile, comme tous les systèmes d'interprétation. Pour formuler la chose autrement, et au risque de simplifier quelque peu, je dirais que l'histoire littéraire, forme somme toute récente de la critique savante, hésite entre une perspective théorique et une perspective herméneutique. Il n'est que trop évident, en fait, que la théorie et l'histoire doivent se retrouver, mais ce ne peut pas être dans ce régime d'interprétation qui tente la seconde : la question de l'historicisation d'un texte est éminemment théorique, à condition de ne pas la résoudre dans une pratique d'interprétation.

Le grand choix, donc, nous met devant une alternative : on a, d'une part, la rhétorique ou, en termes contemporains, la théorie littéraire, dont l'objectif – faut-il le rappeler ? – n'est ni de produire des interprétations, fussent-elles considérées comme justes, ni de les négliger, puisqu'elles sont évidemment le nerf de la dynamique littéraire, mais d'essayer d'expliquer comment elles sont produites ; et l'on a, d'autre part, l'herméneutique. L'histoire est en quelque sorte une troisième perspective, intermédiaire, une voie moyenne et ambiguë dès lors que, étroitement liée, dans le principe, à un travail théorique, elle est à tout instant menacée de basculer vers une herméneutique.

Pour examiner quelques implications du grand choix, sa difficulté et, peut-être, son ambiguïté, je ferai donc un détour par cet espace éminemment sensible, avec un exemple touchant l'histoire de la littérature, où il s'agira évidemment de Lanson. Au début de ce siècle, un professeur de première, Charles Salomon, avait plaidé, contre Lanson, pour « le sens et le goût des belles choses de lettres » et s'était inquiété de la puissance, de la lourdeur, des prétentions de la machine « histoire littéraire ». Lanson lui répondit de façon très brutale :

Dans les observations entortillées de M. Salomon, j'entrevois une idée vraie. L'histoire littéraire est artificielle. C'est vrai. Elle fait des œuvres littéraires un usage qui n'est pas celui auquel les auteurs les ont destinées. C'est vrai. Le lecteur auquel Montaigne, Voltaire ou Victor Hugo adressent leurs écrits, ce n'est pas M. Villey, ce n'est pas

PRÉAMBULE

M. Berret, ce n'est pas moi. C'est vrai. Ni Hardy ni Corneille n'ont écrit en vue de M. Rigal et M. Marty-Laveaux, c'est vrai.

Le lecteur normal de Montaigne, de Voltaire et de Hugo, c'est l'homme du monde, le bourgeois, qui au coin du feu prend un volume, le parcourt ou le médite, et mêle à sa vie ce qu'il en tire ; il lui arrivera de causer de sa lecture avec un ami, il en dira parfois quelques mots dans une lettre : il ne mettra jamais ses réflexions en livre ou en article.

Le spectateur normal de Corneille, de Racine ou de Becque, c'est celui qui, après dîner, va au théâtre chercher une émotion, vivre de la vie imaginaire que l'auteur a créée, et qui absorbe aussi son impression dans sa propre activité : celui-là ne donne pas non plus de copie à l'imprimeur.

Le premier homme qui, écoutant ou lisant un poème, a voulu savoir le nom de l'auteur, celui-là écartait la littérature de sa fonction naturelle : dans sa question étaient en germe toutes les analyses de la critique et de l'histoire littéraire. Il faisait le premier geste *professionnel*. Ce qui est artificiel, c'est le professionnel¹.

Et Lanson de continuer en rangeant dans la critique « professionnelle » aussi bien Sainte-Beuve que Quintilien, aussi bien Villemain que Boileau ou Cicéron et, plus généralement, pour ne citer que les extrêmes, aussi bien la vieille rhétorique que la jeune histoire littéraire. Il poursuit :

La seule attitude qui respecte la destination de l'œuvre littéraire, c'est la flânerie lettrée. Elle n'a pas besoin de justification. Si M. Charles Salomon y avait tout à fait consacré sa vie, je recevrais sa mercuriale avec une humilité qui n'aurait rien d'affecté.

Et je me contenterais de lui dire qu'il n'a pas besoin de lire nos livres, ni nos livres d'être lus par lui.

Mais M. Charles Salomon est professeur de première. L'enseignement des lycées, lui aussi, est quelque chose d'artificiel. M. Salomon croit-il que le but de *Dominique* fût d'être un jour inscrit sur un programme de classe ou d'examen, que le but des *Lettres anglaises* ou d'*Andromaque* fût de fournir matière à des dissertations scolaires :

Ut placeat pueris et declamatio fiat.

1. Gustave Lanson, « Réponse aux réflexions de M. Ch. Salomon », *Revue du mois*, avril 1911 ; l'article suit Charles Salomon, « La méthode en histoire littéraire », *ibid.* J'ai republié les deux textes, avec un commentaire, dans le n° 96 de *Poétique* (Paris, Éd. du Seuil, novembre 1993) : Charles Salomon, Gustave Lanson, « Amateurs, savants et professeurs » (p. 493-508). Le texte cité se trouve p. 506.

PRÉAMBULE

Si nous voulons respecter la destination vraie des œuvres littéraires, il me faudra peut-être brûler ma boîte à fiches, mais il vous faudra certainement, mon cher Salomon, fermer votre classe le même jour, et vous contenter de faire l'homme de goût dans les salons, pour les dames¹.

La fin n'est pas plus aimable. Quoi qu'il en soit, l'essentiel est dit. On ne saurait mieux définir une critique professionnelle ou spécialisée qu'en l'opposant, en effet, à une critique mondaine. Par ailleurs, pour être tout à fait clair, je crois que Lanson a raison d'insister comme il le fait sur une sorte de malentendu fondateur, et il n'est finalement pas très loin de ce que soutiendra un peu plus tard Valéry lorsqu'il déclare que l'on a le droit de faire des œuvres « un usage qui n'est pas celui auquel les auteurs les ont destinées ». C'est une variante universitaire et modérée du fameux constat de Valéry :

tout jugement qui annonce une relation à trois termes, entre le producteur, l'œuvre et le consommateur, – et les jugements de ce genre ne sont pas rares dans la critique – est un jugement illusoire qui ne peut recevoir aucun sens et que la réflexion ruine à peine elle s'y applique. Nous ne pouvons considérer que la relation de l'œuvre à son producteur, ou bien la relation de l'œuvre à celui qu'elle modifie une fois faite. L'action du premier et la réaction du second ne peuvent jamais se confondre. Les idées que l'un et l'autre se font de l'ouvrage sont incompatibles.

Il en résulte des surprises très fréquentes dont quelques-unes sont avantageuses. Il y a des malentendus créateurs. Et il y a quantité d'effets – et des plus puissants, – qui exigent l'absence de toute correspondance directe entre les deux activités intéressées².

Enfin et surtout, je trouve une grande force à cette idée de Lanson que le statut même d'une critique « professionnelle » implique une démarche rationnelle, que la contrainte d'écriture et d'échange qu'elle subit et assume lui interdit de redoubler l'opacité du texte littéraire par l'opacité de son discours. Autrement dit, le critique professionnel, qui a décidé d'écrire pour un public et d'enseigner, a aussi d'une certaine manière déjà obscurément décidé de l'allure de

1. *Ibid.*, p. 507.

2. Paul Valéry, « Première leçon du cours de poétique » (déc. 1937), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », t. I, 1957, p. 1346.

son discours : il vaut mieux dès lors qu'il en prenne conscience. Quelles que soient les réserves que l'on peut avoir à l'égard de l'idée d'une communication littéraire, elles tombent lorsqu'il s'agit d'une communication critique.

Mais il ne saurait être question pour autant de tout accepter dans ce propos.

D'abord, en passant, on soulignera fortement que cette critique mondaine n'est nullement méprisable, que ce n'est pas cela qu'il faut conclure du texte de Lanson, et dans l'histoire de la République des Lettres il s'est dit chez les dames, par exemple, des choses puissantes et absolument essentielles.

Il faut rappeler, par ailleurs, qu'on a là un *topos*, la version historique du *topos* rhétorique que formule deux siècles plus tôt un Bernard Lamy¹ (lorsque je parle de ce qui plaît dans un discours, je ne dis pas que c'est un « je ne sais quoi », je le nomme...), ou la reprise très lointaine de la question de Platon dans l'*Ion*, lorsque, en substance, Socrate demande à Ion d'où il tient son savoir et son autorité sur Homère. Voilà trois variantes (philosophique, avec Platon, rhétorique, avec Lamy, historique, avec Lanson) d'un même questionnement éminemment théorique : y a-t-il un discours sur la poésie ou la littérature qui puisse être autre chose qu'un prolongement de l'effet qu'elles ont sur nous, qu'une description de notre état de lecteur ? quelle est la légitimité du discours impressionniste ? de quel droit le produit-on ? à partir de quel savoir ? si autre chose est concevable, quel est le fondement de cet autre propos, quelle est sa finalité ? etc. Mais, lorsque Lanson, par le recours si attendu, si banal, si « naturel », au nom de l'auteur, date le texte de son origine, il fait un choix qui n'a nulle évidence. Pire, il se retrouve purement et simplement du côté de ce qu'il refusait ou feignait de refuser.

Si donc l'on veut saisir quelque chose de la particularité de l'écho de cette grande question chez Lanson, il convient, bien entendu, de s'attarder à ce point, qui nous ramène à notre objet : la demande du nom de l'auteur. Le nom de l'auteur est ici le signe de la critique professionnelle. On sait que, selon d'autres perspectives critiques (tout aussi professionnelles), on commencerait par une occultation de ce nom, mais cela n'est certainement pas un argument. Ce qu'il

1. Voir la préface de son fameux traité, *La Rhétorique ou l'Art de parler*, 4^e éd. 1699, Brighton, Sussex Reprints, 1969.

faut élucider, c'est le sens de cette demande : selon moi, elle fait passer, d'une part, d'un questionnement théorique à une herméneutique (l'interprétation historique), d'autre part, d'un discours professionnel à un discours mondain. Il convient en effet d'examiner si, subtilement, cette demande n'a vraiment rien à voir avec un obscur plaisir de lire ni avec le discours de ce plaisir, c'est-à-dire précisément ce dont veut se démarquer Lanson. Et c'est là que l'on rencontre les ambiguïtés du grand choix dont il était question plus haut, c'est là que l'on trouve en effet une curieuse objection à Lanson dans la formulation de son propre discours : car il pourrait fort bien s'agir, avec la demande du nom de l'auteur, de prolonger une connivence entre un lecteur et un narrateur (ou la figure d'un poète), pris très « naturellement » pour l'auteur, il pourrait s'agir, donc, typiquement, d'une demande non professionnelle, et de la suite logique de la « flânerie lettrée ». Brusque déplacement de l'histoire littéraire vers la critique mondaine : nous avons vu qu'il était prévisible.

Il faut souligner que ladite histoire littéraire est acceptable, présentable, nous apprenant par exemple sur l'auteur des choses tout à fait consommables au coin du feu. Sans doute est-il alors possible de « sauver » Lanson : je veux dire par une analyse au second degré, puisque la question de l'*auteur*, comme telle (sinon par opposition, cette fois, au narrateur, par exemple, ou au « je lyrique », du moins hors de toute confusion avec lui), est bien une question professionnelle. Quoi qu'il en soit, la formule est « lansonienne » en ce que le nom de l'auteur est évidemment le moyen le plus efficace et le plus simple d'inscrire un texte dans une Histoire, mais elle dépasse, voire contredit la perspective où elle s'inscrit en ce qu'elle est doublée par une autre formule qui dit quelque chose d'un plaisir premier et non contrôlé de la lecture : veut-on connaître le nom de celui qui a écrit ce récit ? ou bien veut-on connaître celui qui a imaginé, vécu peut-être cette histoire ? Et nous voilà balancés entre les deux pôles de la grande interrogation qui traverse toute l'histoire de la réflexion sur la littérature ou la poésie. Et nous voici devant la vraie question théorique. On retrouve le grand choix.

Reprenons par un autre biais.

On exposera la fable du Promeneur et du Botaniste. A la fin des années soixante, on affirmait très haut que le but que pouvaient se donner les études littéraires n'était nullement la connaissance de la

totalité des œuvres considérées sous tous leurs aspects, mais la mise au jour des lois qui régissent cet ensemble. Et l'on pouvait faire la comparaison suivante : soit la botanique ; considérée comme science, son objet n'est pas le monde végétal, mais la « végétalité », c'est-à-dire un objet construit. En effet. Mais, depuis, quelques Botanistes ont goûté les plaisirs de la promenade. On s'en réjouira. Le Botaniste a découvert ou redécouvert que tel arbre faisait une ombre bien agréable par un bel après-midi d'été ou qu'au vent du nord le feuillage de celui-ci ne frissonnait pas de la même manière que le feuillage de celui-là. Et, après tout, y a-t-il une frontière infranchissable entre le plaisir intellectuel du Botaniste et le plaisir sensible du Promeneur ? On peut « herboriser », par exemple... Voyez Rousseau.

Dans les termes rappelés plus haut, le Promeneur est un maître du discours mondain. Il ne faudrait pas croire pour autant que le discours mondain se réduisît à un propos purement hédoniste. Le modèle est ici celui de la conversation. Or, on sait que le propre de la conversation, de la sociabilité mondaine est d'effleurer élégamment tous les sujets et, en effet, la conversation du lecteur et de l'auteur peut parfaitement se prolonger en des sujets d'intérêt général. Ce qui fait l'unité de ces discours, ce n'est pas l'unité de leurs propos, mais leur commun refus du théorique. Le discours hédoniste a ainsi un double : le discours moral. De notre point de vue, le moraliste a plus d'affinités avec le Promeneur qu'avec le Botaniste. Je ne parle de toute façon pas ici d'un travail de commentaire, laborieux, lent, qui voudrait prendre en compte le détail du texte, mais de cette tradition critique qui, à toute époque, a « dégagé » les leçons du texte, tout en restant à une respectable distance de l'objet. On sait que, s'agissant des œuvres, le plaisir et l'utilité ont noué depuis longtemps un contrat, et ce contrat se manifeste aussi dans le propos sur les œuvres. Il me semble en effet que le refus du théorique dont il vient d'être question s'autorise profondément des mêmes raisons chez l'hédoniste et chez le moraliste : c'est le refus d'une *réduction* d'un texte à un schéma intellectuel, réduction au terme de laquelle se perdent et la sensation du grain du texte (discours hédoniste) et l'appréhension de son sens profond (discours moral) ; en d'autres termes, une réduction du texte qui fait que nous échappe précisément ce par quoi il nous touche, comme individus ou comme êtres sociaux. Il ne peut être question de mettre en cause la légitimité d'un « dialogue avec les auteurs », d'un examen de leurs propos à la lumière de nos préoccupations essen-

telles : la dynamique littéraire passe évidemment par là, quoi qu'il en soit de la rigueur d'un tel dialogue. Mais cet échange lui-même ne peut être évalué, apprécié ou, tout simplement, compris, qu'à partir d'un examen de ce qui le fonde, le rend possible. Ou en rend possible l'illusion. Car de quel dialogue s'agit-il en vérité ? Ou bien je m'intéresse suffisamment à tel « grand lecteur » et peu m'importe, au fond, sa manière de lire : c'est son discours propre qui compte, il n'est pas nécessaire que je le rencontre dans la lecture qu'il me propose d'un autre ; ou bien ledit lecteur ne vaut pour moi qu'en tant qu'il me propose une lecture de... (Montaigne, Rousseau, par exemple, puisque c'est, bien sûr, d'écrivains plus ou moins philosophes qu'il s'agit de préférence dans ce cas-là) et je suis immédiatement conduit à me poser deux questions : comment, dès lors que le texte est interrogé à partir d'une préoccupation actuelle, peut-on maîtriser les effets de l'interaction texte-lecteur ? et, sans doute plus fondamentalement : qu'est-ce qu'un texte, qu'est-ce que cet objet sur lequel on choisit de greffer un discours qui, *a priori*, aurait pu aussi bien exister tout seul et se développer de façon autonome ? Je suis renvoyé à une réflexion *sur* l'interprétation, c'est-à-dire à un travail éminemment théorique.

Il se passe, dans l'histoire des études littéraires, de curieux phénomènes : grands mouvements de va-et-vient, grands balancements d'un discours mondain à un discours professionnel. On pourrait, certes, considérer qu'il y a, d'un côté, le progrès plus ou moins interrompu d'un savoir, de l'autre, des « réactions », voire des régressions, mais, à vrai dire, ce serait faire peu de cas de la fonction de ces rappels, mal entendre ce qu'on nous dit là, de façon brillante ou confuse, selon les auteurs, en toute conscience ou sans le savoir. Il est préférable, peut-être, de comprendre le phénomène comme le signe de l'instabilité fondamentale du rapport que nous entretenons avec la littérature. Lanson a raison contre Salomon, mais Salomon et ses pareils disent sourdement quelque chose de juste, que Lanson a tort de mépriser avec tant d'assurance. Le Botaniste a la science pour lui, mais le Promeneur saisit quelque chose d'essentiel, sans quoi, peut-être, le Botaniste n'aurait plus de raison d'étudier les plantes.

Là est bien la question et, pour abandonner des allégories douteuses, je dirai que si la dimension théorique et réflexive est seule apte à nous conduire vers une justification des études littéraires, c'est à condition que cette réflexion intègre la question de sa propre légitimité.

mité. En d'autres termes, et l'on y vient enfin, à condition que l'on ait une théorie de la théorie. Fontanier avait peut-être raison d'être rhétoricien en 1820, inscrivant un petit progrès dans une grande pensée de plus de deux mille ans, mais on peut raisonnablement se demander si Stendhal, par exemple, n'était pas plus pertinent, au même moment, avec son *Racine et Shakespeare*, et même s'il n'y avait pas, de quelque manière, un « progrès » avec ce dernier événement. Pour dépasser cette aporie, il faudrait sans doute placer dans *la même histoire* Fontanier et Stendhal, et cela, justement, demande une théorie de la théorie, puisqu'on sera alors conduit, de quelque manière, à voir l'effet de choix fondamentaux dans les gestes de l'un et de l'autre de nos auteurs, à se situer, donc, dans un en deçà des discours rhétorique et esthétique, romantique et postclassique, d'auteur et de professeur. Cet en deçà est l'espace où s'élabore notre rapport à la littérature.

Il n'y a sans doute pas lieu de s'interroger sur *la* légitimité des études littéraires, et l'on se contentera de trouver à tel ou tel moment telle ou telle légitimité auxdites études, mais on ne peut assurément se contenter ni d'un pur plaisir, ni d'un savoir vide, et l'on ne peut non plus se satisfaire d'opposer la tranquille et impériale avancée d'un savoir positif aux bouleversements successifs qui affectent sans ordre et sans dessein l'histoire de la littérature. Une théorie de la théorie devrait permettre ici d'inscrire ces deux mouvements dans un même espace et de donner à la réflexion sur la littérature la légitimité dont elle a besoin dans tel ou tel contexte.

Tant que l'on n'essaie pas de savoir ce qui se passe dans cet en deçà que nous envisageons, les études littéraires gardent comme un air de gratuité. Il faut bien avouer que, dès lors, par exemple, que l'on a émis quelque doute sur la dimension didactique de la littérature, sur sa capacité à donner des leçons morales, dès lors, surtout, que l'on estime que, même si elle peut remplir une fonction pédagogique, cela ne lui est peut-être pas essentiel, mais que, par ailleurs, la littérature est considérée comme une chose grave et non pas comme le simple divertissement de beaux esprits, la finalité des études littéraires a perdu de sa clarté et leur valeur n'est plus tout à fait ce qu'elle était. La définition de l'objet desdites études fait de toute façon difficulté et, si l'on peut fort bien admettre qu'il est capital de connaître comment et pourquoi l'esprit humain produit

PHILIPPE LEJEUNE
Le Pacte autobiographique
Je est un autre
Moi aussi

THOMAS PAVEL
Univers de la fiction

VLADIMIR PROPP
Morphologie du conte
coll. « Points Essais »

JEAN RICARDOU
Nouveaux Problèmes du roman

JEAN-PIERRE RICHARD
Proust et le Monde sensible
repris en coll. « Points Essais »
Microlectures
Pages Paysages

MICHAEL RIFFATERRE
La Production du texte
Sémiotique de la poésie

NICOLAS RUWET
Langage, Musique, Poésie

JEAN-MARIE SCHAEFFER
L'Image précaire
Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?

TZVETAN TODOROV
Introduction à la littérature fantastique
repris en coll. « Points Essais »
Poétique de la prose
Poétique de la prose, extraits. *Suivi de*
Nouvelles Recherches sur le récit
repris en coll. « Points Essais »
Théorie du symbole
Symbolisme et Interprétation
Les Genres du discours
Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique
Critique de la critique

HARALD WEINRICH
Le Temps

RENÉ WELLEK ET AUSTIN WARREN
La Théorie littéraire

PAUL ZUMTHOR
Essai de poétique médiévale
Langue, Texte, Énigme
Le Masque et la Lumière
Introduction à la poésie orale
La Lettre et la Voix
La Mesure du monde